

# Tanguy de WILDE d'ESTMAEL

## Quand la géopolitique fait irruption en classe

Propos recueillis par Marie-Noëlle LOVENFOSSE

**Tanguy de WILDE d'ESTMAEL** est professeur de géopolitique et de relations internationales à l'Institut de sciences politiques Louvain-Europe et à l'Institut d'études européennes de l'UCL. Passionné par les soubresauts et les mutations des civilisations, il nous rappelle l'importance d'une bonne connaissance historique et géographique du monde, mais il donne aussi des pistes pour déconstruire les amalgames et les idéologies qui s'incrument jusque dans nos classes.

**Sur quelles matières travaillez-vous précisément ?**

**Tanguy de WILDE d'ESTMAEL :** J'enseigne l'introduction à la géopolitique. C'est une manière de voir la configuration de la scène internationale, avec l'idée que la vision globale du monde est relativement récente (moins de 200 ans). Jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle, les relations internationales pouvaient être encore liées aux grandes découvertes, initiées par Christophe COLOMB en 1492. C'est l'époque où les grandes puissances conquièrent du territoire. À partir du début du 20<sup>e</sup> siècle, il est important d'avoir une vision globale du monde pour voir comment les relations de pouvoir, de conflit et de coopération se mettent en place dans un espace clos, faisant l'objet d'un appropriation politique complète.

**Ces connaissances historiques et géographiques sont-elles indispensables pour comprendre les grands événements actuels ?**

**TdW :** Le savoir historique permet de comprendre comment des États sont nés ou se sont transformés, s'ils existent depuis toujours ou s'ils sont récents. La connaissance géographique permet, elle, de constater qu'il y a des espaces désertiques qui ne servent à rien (*il existe une Syrie utile et une Syrie désertique, et donc inutile*), que des civilisations s'installent le long des fleuves, etc. Il est important aussi de voir comment les recompositions liées à la colonisation, à la décolonisation, aux guerres antérieures ont fait qu'un État est apparu. Pourquoi avon-nous aujourd'hui l'Irak, le Koweït, la Syrie

là où, avant, régnait l'empire Ottoman ? Si on ne dispose pas de ce savoir, on ne comprend pas pourquoi la plupart des États sont multiethniques, multiculturels, multireligieux, surtout au Moyen-Orient, avec tous les jeux de pouvoir qui en découlent.

**Comme aujourd'hui, avec l'État islamique...**

**TdW :** L'EI c'est, au départ, un mouvement terroriste opposé aux pouvoirs syrien et irakien, mais c'est devenu une espèce d'incarnation territoriale d'une utopie, un califat mondial, même si les méthodes utilisées sont proches de celles des bolchéviques (agitation, propagande, exécution de personnes influentes, création par la terreur d'un pouvoir qui domine de plus en plus de territoires...). Le drame, actuellement, c'est qu'il y a à peu près 8 millions de personnes qui vivent sous le joug de Daesh. Il n'y a pas 8 millions de personnes à éliminer ! Vaincre Daesh ne veut pas dire perpétrer un massacre, cela signifie pouvoir cibler les éléments du pouvoir tout en protégeant la population et veiller à ce que, dans la reconquête des territoires, les armées, qu'elles soient irakienne, chiite, kurde ou syrienne, ne commettent pas, elles aussi, des massacres ou des viols par vengeance, comme cela se voit souvent dans l'histoire.

**Les conflits actuels au Moyen-Orient ont des répercussions jusque dans nos classes, où on constate certains replis communautaires. Comment est-il possible d'y faire face, en tant qu'enseignant ?**

**TdW :** J'aimerais partir d'une boutade. Woody ALLEN a dit : « *Pas besoin d'être*

*juif pour être paranoïaque, mais ça aide !* »

On pourrait dire aussi : « *Pas besoin d'être musulman pour craindre les amalgames, mais ça aide !* » Or, à bien tout considérer, il n'y a pas d'amalgame généralisé, il n'y a que de la bêtise chez d'aucuns, celle d'assimiler la grande majorité à l'infime minorité. C'est un phénomène récurrent accentué par les médias, qui ne s'intéressent guère aux trains qui arrivent à l'heure.

**Il n'y a pas d'amalgame à faire entre l'islam et le terrorisme, puisque c'est une utopie particulière, et non une religion en tant que telle qui amène à se radicaliser.**

On peut comprendre la crainte des musulmans d'être considérés comme des terroristes potentiels, mais ce genre d'amalgame touche aussi les syndicalistes identifiés à des casseurs, les prêtres à des pédophiles potentiels, les socialistes à des corrompus de Charleroi...

J'ai la conviction que la communauté d'origine arabo-musulmane chez nous doit se sortir de ce piège de la victimisation. Comment l'y aider ? En lui redisant d'abord qu'elle fait pleinement partie de notre commune destinée nationale, en l'incitant aussi, à l'instar de toute communauté, à balayer devant sa porte, à ne pas être complaisante pour les dérives sectaires, à ne pas amalgamer à son tour

la politique d'Israël et les juifs présents dans notre pays, par exemple. Le fait qu'il y ait un point de fixation sur le conflit israélo-palestinien ne doit pas nous faire oublier que la position de l'Europe et de la Belgique est à équidistance. Il n'y a pas de parti pris pour l'un ou l'autre camp. On est un peu au-dessus de la mêlée et pour une solution juste qui, certes, tarde...

### Comment déconstruire l'attraction de certains jeunes pour l'EI ?

**TdW** : Après les attentats du Sinäï, de Beyrouth, de Paris ou de San Bernardino, c'est un peu moins difficile. On a pu voir qu'il n'y a pas de distinction dans la furie mortifère de l'EI et de ses suppôts. Tout le monde est potentiellement visé (une des deux victimes belges des attentats de Paris était musulmane). Actuellement, les victimes de Daesh sont d'ailleurs surtout musulmanes, sur place au Liban, en Syrie, en Irak, etc.

Lutter contre le terrorisme et le fait de tuer de manière indiscriminée et lâche des non-combattants peut nous unir. La violence d'Al-Qaïda ou de Daesh a quelque chose de nihiliste. Elle est potentiellement sans fin, puisque ce qui l'arrêterait, c'est l'établissement d'un califat mondial dont personne ne veut. Ce ne sont pas non plus les conditions socio-économiques qui mènent au terrorisme, sinon tous les frustrés de la terre deviendraient terroristes ! C'est injurier les déshérités de penser que leur sort peu enviable les jette dans la violence. On compte dans les rangs de Daesh ou Al-Qaïda des gens particulièrement bien formés et qui jouissaient d'une certaine position sociale. Ici, c'est la radicalité qui rencontre l'islam. Comme elle a rencontré l'extrême-gauche avec la bande à Baader ou la Fraction armée rouge, par exemple. Il n'y a donc pas d'amalgame à faire entre l'islam et le terrorisme, puisque c'est une utopie particulière, et non une religion en tant que telle qui amène à se radicaliser.

**Il est parfois très difficile – voire impossible – de dialoguer quand on a face à soi une personne murée dans sa conviction...**

**TdW** : On peut peut-être demander à cette personne : « M'octroies-tu la liberté de conscience et la liberté de pensée ? Moi je pense que tu te trompes, mais je te



© UCL

*reçois dans cette pensée. Peux-tu me recevoir dans une autre pensée ? » Et on peut ajouter : « Tu crois, c'est très bien, mais si tu crois, c'est que tu n'es pas sûr. Si tu me dis que tu sais, alors tu n'es plus croyant, tu es savant. Mais peux-tu être savant sans avoir analysé ? »*

Un savant s'est nourri d'une connaissance qu'il a confrontée à d'autres. Tout texte, même sacré, a une part de métaphore, de symbole, outre le fait qu'il a été écrit dans un contexte historique déterminé. Tout doit s'apprécier dans un contexte. Un des plus grands péchés de la connaissance, c'est l'anachronisme. L'enseignant doit pouvoir expliquer le contexte et dénoncer les interprétations littéralistes et anachroniques. Le Coran (comme la Bible, d'ailleurs) a été

écrit à un moment donné, puis échappe à son(ses) auteur(s) et fait l'objet d'interprétations. Quand on dit qu'il faut combattre le méchant, on ne dit pas qu'il faut le tuer. On dit qu'il faut amener la bonté. Mais les débats sont parfois impossibles quand certains restent accrochés à leur idéologie, avec un argument asséné en boucle...

À l'université, on a l'avantage d'avoir des gens qui aiment la discussion, et non la violence. Les débats sont parfois virulents, mais la liberté d'expression est une évidence. Les idées peuvent se confronter, dans une quête de sens et de vérité argumentée, mais ce n'est pas parce qu'une personne pense différemment qu'il faut la détruire. ■